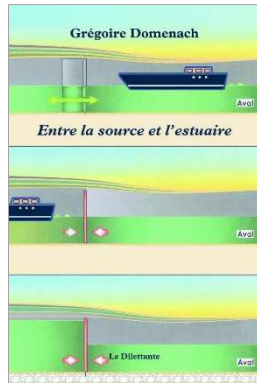


Grégoire DOMENACH, *Entre la source et l'estuaire*, Paris, Le Dilettante, 2021, 192 p., 17 € [n° 16].

Prix Marcel-Aymé 2021



Grégoire Domenach écrit depuis son adolescence, marquée par de longs séjours à l'hôpital. Sans doute peut-on voir dans cette expérience de la souffrance et de la mort une des multiples sources de ce roman.

Entre la source et l'estuaire se passe sur le Doubs et en bordure du Doubs, à tel point que la rivière domine le récit, dont elle est à la fois le cadre et l'inspiration poétique, le partenaire intime, et une source de réflexions sur la vie et la mort.

Enchâssement, superposition et effets de miroir caractérisent la singularité du récit, solidement architecturé en trois parties : le narrateur accoste au bord du Doubs et rencontre Lazare, puis Lazare l'invite à une partie de pêche et lui raconte son histoire, et enfin, des années plus tard, le narrateur revient sur les lieux aux commandes d'une nouvelle

embarcation, apprend la mort de Lazare et découvre la barque qu'il a construite avant de mourir en mémoire de sa bien-aimée disparue.

Au début du récit, le narrateur est un jeune homme qui accompagne son père pour convoyer un vieux remorqueur acheté en Hollande et le revendre en France. Méandre après méandre, naviguant avec précaution entre « les parois de falaises empanachées de pins », ils accostent dans un port bordé d'un village. Alors qu'il boit une bière au Bar de la capitainerie, le jeune homme est frappé de terreur par l'allure singulière d'un inconnu dont il fait, avec une précision balzacienne, une description minutieuse (p. 15-16) :

Affublé d'un veston élimé, d'un pantalon en toile bordeaux et de souliers sombres, il claudiqua laborieusement jusqu'au comptoir où il dispersa quelques pièces. J'aperçus les cicatrices qui fendillaient la moitié de son visage : une balafre, notamment, partait du sommet de son crâne, descendait en équerre sur la tempe et lui traversait l'oreille. Le lobe était morcelé, comme si on l'avait mordu, et, sur la partie supérieure de la nuque, la peau était criblée de trous plus ou moins gros. Au niveau de la mâchoire et du menton, c'était pire encore : une multitude de petites cicatrices lézardaient sa peau. Je croisai son regard à la dérobée – des yeux de faïence bleus, perçants –, et j'eus presque un mouvement de recul tant ce visage m'horrifia.

Un peu plus loin, c'est avec un œil d'architecte que le narrateur décrit la ruine qu'il a sous les yeux (p. 25-26) :

Ses tempes étaient creuses, son teint cireux, le sommet de son crâne dégarni, sa mâchoire formait des angles sévères, mais en réalité assez nobles. À l'évidence, l'ossature de son visage et de son corps témoignait d'une beauté passée, à l'état de vestige. Il avait dû être autrefois un homme vaillant, un bel homme même, à en juger par sa musculature imposante. Mais ce visage, oui... ce visage vous glaçait d'effroi !

Resté seul dans le bar après la sortie du mystérieux personnage dont il apprend qu'on l'a surnommé Lazare, il se heurte au mutisme de la patronne, et obtient pourtant l'adresse de l'embarcation qu'il habite.

La rencontre suivante a lieu chez Lazare, qui accepte de raconter son histoire s'il veut bien l'accompagner dans sa partie de pêche sur le Doubs le lendemain. Les deux hommes se quittent sur une promesse et une affirmation qui se révéleront aussi fausses l'une que l'autre (p. 28-29) :

Je tâcherai de faire bref, parce que cette histoire, elle n'a aucun intérêt, je t'aurais (*sic*) prévenu... C'est rien qu'un fait divers.

Le récit, qui durera en fait toute la journée, commence avec la rencontre au bord du Doubs d'un simple menuisier, l'homme aujourd'hui connu sous le nom de Lazare, et d'un couple de riches étrangers, les Fornblung, lui originaire d'Allemagne, elle, beaucoup plus jeune et très belle, du Kazakhstan. Ils viennent s'installer dans la belle maison qu'ils ont achetée sur l'autre rive. Mais ce jour-là le bac est en panne. Lazare propose donc de les faire traverser dans sa



barque. « Vous serez notre nautonnier », décrète Fornblung, allusion à la barque de Charon, le pilote des morts, qui passe inaperçue mais devrait résonner comme un premier signal d'alarme. Le second signal arrive avec la fable tragique de la tortue et du scorpion, racontée par le même Fornblung, dont la morale est que, malgré toutes les résolutions du monde, il est impossible, dût-on y laisser la vie, de ne pas obéir à sa nature : fable prémonitoire comme on le verra. Dès son installation, Fornblung arrose le village de dons en tout genre et devient son idole. De fil en aiguille, le modeste menuisier, qui bénéficie aussi de cette générosité, devient un intime de la maison des Fornblung, à tel point qu'à la fin d'une soirée bien arrosée, le maître de maison, trop âgé pour sa femme et sexuellement handicapé par une opération, propose à son ami plus vigoureux de rejoindre celle-ci dans sa chambre. Comme le mauvais génie d'un conte qui finit mal, il pose les conditions d'un pacte impossible à respecter : il exige toutefois, d'une part le secret absolu, et d'autre part que nul sentiment amoureux ne s'ajoute à la jouissance physique. La nature étant irrésistible, comme l'affirmait le scorpion de la fable, les deux amants sont vite débordés par la passion, prennent des risques, se font surprendre et suscitent des ragots. Fornblung passe du statut de mécène vénéré à celui de cocu méprisé et ne le supporte pas. De surcroît, la jeune Ouliana tombe enceinte, le mari prend la décision de revendre sa maison et de quitter la France avec femme et enfant à naître. Le menuisier se sent trahi, dépouillé, enrage d'avoir été manipulé et vient réclamer le prix de ses saillies. Fornblung lui rit au nez car, entre-temps, Ouliana a perdu le bébé, ce qui accroît son sentiment d'amertume et de frustration. Et puis arrive l'in vraisemblable : Ouliana disparaît et on finit par repêcher son cadavre dans le Doubs. Le mari accuse l'amant de l'avoir tuée, entre dans une véritable folie destructrice qui culmine dans le massacre où il le laisse pour mort avant de prendre la fuite. Sauvé *in extremis* par un promoteur qui avait rendez-vous pour visiter la maison, le menuisier à la gueule cassée devient le miraculé de l'hôpital de Besançon et sera désormais Lazare. Accusé par un faux témoin payé par Fornblung, Lazare devra faire un long séjour en prison avant d'être jugé, et finalement disculpé.

Ainsi résumé à grands traits, le fait divers est en soi assez extraordinaire, mais l'intérêt du roman vient du rôle que joue la rivière dans la narration, comme si le fil du récit et le fil de l'eau étaient indissociables. Parfait miroir l'un de l'autre, tous deux font des méandres, connaissent des ralentissements, sont entrecoupés de pauses correspondant aux écluses et aux silences, occasion de très belles descriptions de l'eau, du ciel et de la faune aquatique.

Le récit commence dans la fraîcheur du petit matin, ce qui correspond à un moment narratif de faible intensité, mais c'est l'été, la température monte en même temps que la relation des amants devient torride. La sensualité des caresses amoureuses est transposée dans la description du contact sensuel avec le poisson dont on arrache les entrailles. Avec tout un art de la pause et de la digression qui font bouillir d'impatience son compagnon, Lazare s'arrange pour raconter l'épisode de la noyade d'Ouliana au moment précis où sa barque atteint l'endroit où le corps a été repêché. Le mystère de cette mort reste un secret connu seulement de la nature, « une histoire entre le ciel et l'eau ».

Omnisciente, la rivière est aussi omniprésente dans le roman : elle est à l'origine de la relation entre Lazare et les Fornblung, la noyade d'Ouliana déclenche la folie meurtrière de son mari, elle offre le cadre et le tempo du récit de Lazare, et à la rivière réelle se superpose la rivière rêvée lorsque le miraculé décrit au narrateur la technique de remémoration qui lui a permis de survivre à l'enfermement.

Que d'eau ! Que d'eau ! direz-vous... oui, mais pas seulement. Dans le registre des fluides, il faut aussi mentionner le vin, pas celui du buveur solitaire, mais celui du partage qui lubrifie les relations. L'intimité de la barque et l'intimité des confidences, le partage du vin et de la nourriture scellent le timide début d'une relation authentique entre les deux hommes. Celle-ci se confirme et devient presque fraternelle le lendemain soir, verre en main, avec la complicité bienveillante de la lune, lorsque le narrateur rend visite à Lazare sur son bateau.



Tout en buvant et racontant le voyage qu'il a effectué au Kazakhstan pour retrouver la famille d'Ouliana, avec sa découverte d'autres rivières, d'autres pratiques de la pêche et de la navigation, d'autres rites mortuaires, Lazare dépasse le récit des faits pour exprimer en confiance sa vérité, sa philosophie de la vie et de la mort. Il le fait parfois en termes sibyllins, lorsqu'il prononce cette phrase reprise par le titre du roman (p. 60) :

J'aime les choses lentes, moi, tu vois... Je respecte les choses qui suivent un cours, mais surtout, j'aime l'idée d'une source à l'origine de nos vies. Car c'est en cherchant la source qu'on se rapproche de l'estuaire...

C'est une philosophie de la vie qu'un personnage de Shakespeare ne démentirait pas :

Ce qu'il en reste de notre vie, c'est un écho, tout juste un écho entendu de personne... à l'instant même où il n'y a plus qu'à se jeter dans l'abîme. (p. 95)

La Souffrance reste d'après lui la grande école de la vie, mais aussi, étant l'image même du mort-vivant, il représente l'idée que la vie et la mort s'entrelacent de manière indissociable.

Quand le narrateur revient sur les lieux des années plus tard, il constate que l'idée s'est concrétisée dans le nouveau nom donné au chemin de halage : *Chemin de la vie des morts*.

C'est sur cette note à la fois positive et mélancolique que se termine le roman : Lazare n'est plus là, mais il continuera à vivre à travers son ultime création, une barque magnifique qui porte le prénom kazakh d'Ouliana, Altinaï, qui signifie « Lune d'or ».

Nul doute en tout cas que le charme de ce roman opère longtemps après qu'on a tourné la dernière page.

Claude-Rose Peltrault